



LITTÉRAIRE ET MUSICAL

DE

LA MINERVE.

BIBLIOTHÈQUE DES FAMILLES.

5^{me}. ANNÉE.]

SEPTEMBRE 1850.

9^{me}. LIVRAISON.

HISTOIRE POPULAIRE, ANECDOTIQUE ET PITTORESQUE DE NAPOLÉON ET DE LA GRANDE ARMÉE.

Cinquième Partie.

CHAPITRE IV.



L'OUVERTURE du corps législatif, que Napoléon fit en personne, à Paris, le 14 février 1813, il rappela à grands traits, aux représentants de la nation, les motifs et les malheurs de la guerre de Russie, la valeur de l'armée française, les services que ses alliés lui avaient rendus, les intrigues et les embarras que l'Angleterre lui avait suscités. "Je désire la paix, avait-il dit: elle est nécessaire au monde. J'ai fait tout ce qui était humainement possible pour l'obtenir; on l'a refusée.... Je ne ferai jamais

qu'une paix honorable et conforme aux intérêts et à la grandeur de mon empire. Ma politique, à moi, n'est pas mystérieuse. J'ai fait connaître les sacrifices que je pouvais faire; tant que cette guerre maritime durera, mes peuples devront se tenir prêts à toute espèce de sacrifices."

Ainsi Napoléon avouait que c'était à l'Angleterre qu'il faisait la guerre, à cette Angleterre pour la ruine de laquelle il avait imaginé le système continental, à cette Angleterre qu'il avait allé combattre en Prusse, en Autriche, en Espagne, en Portugal et en Russie; à cette Angleterre toujours présente ou cachée, avec ses ruses ou son or. Toutefois, avant de rien entreprendre de décisif, l'empereur assembla aux Tuileries un conseil privé auquel assistèrent les ministres, l'archichancelier, Talleyrand, le président du sénat et quelques grands dignitaires de l'empire. Après leur avoir exposé lui-même ce qu'il appelait son état de situation, il termina en disant: "Je pose la question suivante: "Dans les circonstances où nous nous trouvons, me conseillez-vous de négocier pour la

paix ou de faire de nouveaux efforts pour continuer la guerre?"

Comme personne ne se hâta de répondre, il demanda avec vivacité à l'archichancelier, assis près de lui:

—Voyons, Cambacérés, quelle est votre opinion?

—La paix, sire, la paix!... parce que je crois...

—La paix! la paix!... interrompit Napoléon sans lui donner le temps d'achever sa phrase. A vous entendre, il semblerait que vous ayez peur que je vous donne à commander le seul escadron de cuirassiers qui me reste encore. N'ayez pas cette crainte: je sais que vous n'êtes pas fort sur vos étriers.

Puis s'adressant à Talleyrand, placé à l'extrémité de la table, il lui demanda son opinion. Mais, soit que le prudent diplomate ne voulût pas la faire connaître à tout le monde, soit qu'il eût un autre motif, il fit une réponse évasive.

—Je ne comprends pas, dit l'empereur.

—Eh bien sire, répliqua Talleyrand, il faut négocier.

Alors, passant au duc de Feltre, l'empereur lui demanda son opinion. Le ministre de la guerre parut réfléchir un moment, puis répondit d'une voix ferme:

—Sire, je regarderais Votre Majesté comme déshonorée, si elle consentait à l'abandon d'un seul village réuni à l'empire français par un sénatus consulte.

—Voilà qui est clair! s'écria Napoléon en lançant un coup d'œil sardonique à Talleyrand.

Puis il reprit aussitôt en s'adressant toujours à Clarke:

Alors que faut-il faire?

—Sire, armer toute la France.

—A la bonne heure! s'écria l'empereur de nouveau en faisant un bond sur sa chaise; ceci s'appelle parler!

Cependant un membre du conseil se hasarda à prononcer le mot de traité...

—Point de traité! reprit Napoléon d'une voix tonnante; mais de la mitraille!

Après de telles paroles, on pense bien qu'aucun des assistants ne s'avisait d'être d'un sentiment opposé à celui qui paraissait le plus flatter le maître; le conseil se retira. La volonté forte d'effacer les revers de Russie par de nouvelles victoires fit employer à Napoléon ce qu'il appelait les grands moyens, en donnant à l'opinion publique une impulsion et un